

F

Fantasia (Les) : L'entraînement militaire permanent de 7 à 77 ans

Tous les pays ont eu leurs jeux guerriers. En France ou en Europe par exemple avec les tournois où, lancés au galop de leur destriers, deux cavaliers se percutaient avec leurs lances. Le roi de France, Henri II, l'œil et la face emportés lors d'un de ces affrontements para militaires en était même mort en 1559, malgré les efforts de Vésale le célèbre chirurgien « belge » d'alors, et Ambroise Paré allant rien moins jusqu'à faire décapiter cinq prisonniers pour expérimenter et comprendre, en leur enfonçant une lance dans l'œil, la blessure du roi.

Mais ces jeux de guerriers ont disparu des fêtes européennes, sauf à Sète, port du Languedoc, où depuis Louis XIV, perchés au sommet de barques glissant à vive allure l'une vers l'autre, des jouteurs, armés de longues lances et protégés d'un pavois, se percutent violemment pour tenter de se projeter à l'eau.

Le Maroc en revanche, comme il le fait pour sa musique sacrée, ses costumes ou ses rituels de pouvoir, a conservé ses exercices guerriers immémoriaux, sous forme des danses martiales, décrites précédemment, mais surtout par ses époustouflants « spectacles de poudre », les *laab el baroud*, les fantasias que les dessins et les peintures de Delacroix, croqués appuyé le pommeau de sa selle au long de son voyage de Tanger à Meknès ont fait découvrir en occident.

Ces fantasias, venus du fin fond des âges numides, avant même l'invention de la poudre, au temps des javelots, *jerid*, ou du tir à l'arc au galop sur une cible en haut d'un poteau, *qabaq*, de Tan Tan à Sefrou ou El Jadida, à chaque moussem ou fêtes votives, en l'honneur des cerises, des amandes, des roses, d'un saint, voire d'un grand mariage.

Sur un terrain de 150 à 200 mètres, soigneusement préparé, des équipes de cavaliers, *sorba*, montant à la zénète, les jambes pliées, sur de somptueuses selles profondes, de velours ou de cuir brodées de fil d'or ou d'argent, au troussequin relevé et portant djellaba, chemise et pantalon blancs, *rezza* ou turban blanc aussi, voire jaune, comme les bottillons, *tmags*, et le *haïk*, sorte de cape blanche, vont rivaliser, aux sons des tambourins, des nasillements des flutes et des *yoyous* des femmes, en exercices militaires de simulacres d'attaques tout aussi fulgurantes que les retraits brutaux, tournant quasiment sur place en une chorégraphie équestre dite « *el kerr*, *el ferr* » qui symbolise les assauts de la guérilla.

Des cavaliers, en nombre impairs, cinq à vingt-cinq, sous les ordres d'un *mokkadem*, cavalier quinquagénaire expérimenté, font piétiner et cabrer leurs chevaux. Au signal donné, « *Siadi* », messieurs, debout sur leurs étriers, ils lâchent les rênes, jetées sur leur épaule, et ils s'élancent, buste penché en avant vers le pommeau élevé, sur un ennemi imaginaire, lançant en l'air leur long fusil, sorte de mousquet de près de deux mètres, *mokahla* ou *boubhabba*, puis le rattrapent au vol, pour mettre en joue la cible sur laquelle, en appui sur le troussequin, ils tirent, entre les deux oreilles du cheval, d'un feu coordonné, avant de stopper brutalement leur monture, pour repartir et se préparer à une nouvelle charge. Jusqu'à la tombée du jour des vagues d'étalons et d'hommes brandissant leur fusil, se lancent dans des assauts inlassables au rythme des coups de feu, des cris, du martèlement des sabots et des claquements des mains des femmes et des hommes qui

accompagnent chaque *sorba*, dans des nuages de poussières.

Ces hommes retrouvent dans ce jeu de la guerre, imitant la vie et la mort, les réflexes des siècles de guerriers conquérants qui déferlaient d'est en ouest pour porter le message. D'ailleurs chaque cavalier n'oublie surtout pas, au-delà de son *khanjar*, ou coutelas, le petit sac attaché à sa selle, *le dalil*, contenant des extraits du Coran. Ce qui a fait dire que la fantasia est un art théo-militaire, où tous les gestes du cavalier sont scandés par des invocations à Dieu, *Bismi Allah* ou *Al Hafid Allah*, au nom de Dieu ou Dieu protecteur.

Mais la fantasia c'est aussi la fête qui peut réunir, comme à Moulay Abdalalh, près d' El Jadida, plus de mille cavaliers, avec des centaines de tentes blanches, les *Khzana*, rehaussées de motifs noirs, les *qandils*, qui symbolisent la lampe à huile, les musiciens, les danseuses, les *shikhats*, même des *chouafas* qui diront l'avenir, les marchands ambulants et bien sûr les méchouis jusqu'à la tombée de la nuit où les feux de la poudre se sont éteints, les volutes de fumées sont retombées et le silence est revenu sur la plaine des jeux guerriers.

FAR (les) : 1000 ans de combattants

Les Forces Armées Royales c'est juridiquement 1956. Mais déjà au XIIIème siècle almohade par exemple, la seule flotte du pays aux 400 vaisseaux, lanceurs de feu, trières, croiseurs rapides, ou plateformes de transport, était la première en Méditerranée. En réalité, c'est donc presque mille ans de culture de l'art de la guerre et comme il s'agit du pays des paradoxes, de culture aussi du maintien de la paix.

Il suffit de voir « le jeu de la poudre », ces fantasias pratiquées de 7 à 77 ans et les danses guerrières de l'Atlas, pour comprendre qu'avant même l'école des sous-officiers d'Ahermoumou, sur son piton de l'Atlas, au milieu des forêts, proche de Meknès, aujourd'hui fermée par les tragédies de l'histoire, la célèbre Académie militaire de Meknès ou le Collège Royal de l'Enseignement Militaire Supérieur (Le CREMS) de Kénitra, l'art militaire est quasi génétique au marocain. Un détail confirme. En 2019 le service militaire obligatoire a été rétabli. Initialement 10 000 conscrits étaient prévus pour cette année-là. Entamé le 9 avril et clôturé le 7 juin, le processus a vu 133.820 candidats se porter d'emblée volontaires. Mieux 13.614 jeunes femmes, soit 10,17% des candidatures, se sont portées volontaires alors que le service militaire est facultatif pour elles.

Cette sage politique de la nation en armes, et pas simplement d'une noblesse militaire de *tribus guich* ou tribus soldats, comme les *Oudaia* ou les *Ait Imour*, mobilisées en permanence, en échange de concessions de terres agricoles, va s'avérer de plus en plus pertinente dans la défense des intérêts nationaux sahariens avec le bouleversement stratégique majeur qu'opère la montée en puissance des drones militaires accessibles à des groupes non étatiques.

L'équivalent en effet du choc de la pensée militaire qu'avait été l'arrivée de la bombarde au XVI siècle, faisant tomber les châteaux forts d'alors, est en train de se reproduire avec l'utilisation de plus en plus fréquente de systèmes d'avions pilotés à distance. En Ukraine, en Syrie, au Yémen ou dans le golfe Persique, on voit cette armée de l'air du pauvre s'installer en équipement militaire standard. Qu'ils soient utilisés pour la collecte du

renseignement, les frappes aériennes, le ciblage de l'artillerie ou la guerre électronique, les drones sont entrés dans la guerre post moderne.

Les Forces royales qui sont, depuis le 14 mai 1956, la [force aérienne](#) du [Maroc](#), aux 16000 hommes d'élite, commandos, [pilotes](#), mécaniciens, surveillance, etc, considérée comme sophistiquée, performante et bien équipée, possède évidemment ses drones, *Predato*, *Heron*, voire de fabrication nationale par l'Ecole nationale supérieure d'électricité. Mais quand on voit les drones dans la bande de Gaza, dans la guerre du Liban, où le Hezbollah avait des « *Ababil* » de fabrication iranienne et sur le terrain syro-irakien, où l'organisation chiite réussira, en septembre 2014, sa première frappe aérienne par drone, contre le groupe sunnite *Jabbat Al Nostra*, depuis la vallée de la Bekaa, à la frontière syro-libanaise, il est heureux que le Maroc ait une formation militaire citoyenne. Surtout, que les drones se vendent déjà sur le marché. Les *houthistes* du Yémen, comme les brigades *Ezzedine Al-Qassam* du Hamas Palestinien, en ont déployés. Au Nigéria des drones ont été utilisés. Comme en Lybie. La diffusion potentielle de cette technologie asymétrique, à des groupes d'acteurs non étatiques du Sahel et opérant aux frontières des intérêts vitaux du Maroc, est dans l'ordre du risque envisageable. Des Forces armées de conscription universelle et de fondement citoyen donnent alors un avantage comparatif sur le théâtre des affrontements

Voir : Casques bleus ; danses ; Guerriers ; Le Mellah

« *Faraj est là !* » ... : La plus belle exclamation de la littérature marocaine francophone.

Des exclamations et des interrogations de légende, au théâtre, au cinéma ou dans la littérature du monde il y en a :

- Le "*To be, or not to be...*" du [Prince Hamlet](#) ;
-
- « *Le petit chat est mort...* » de l'Ecole des femmes chez Molière ;
-
- le « *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ... ?* de Julie au vieil Horace de Corneille,
- ou encore en plus tranquille le « *Tu sais tu as de beaux yeux...* » par Jean Gabin.

Dans un roman témoignage, intitulé « *Tazmamart, cellule 10* », Ahmed Marzouki, prisonnier de la cellule 10 à Tazmamart, voyant contre les grillages de sa prison, un jeune pigeon s'effondrer revenant dans ce lieu de sa naissance, bouleverse la littérature marocaine du cri du coeur tout simple : « *Faraj est là* ».

« *Faraj* » est le nom d'un petit pigeon tombé par hasard, en apprenant à voler, dans une cellule de la prison de Tazmamart où sont enfermés 58 militaires à la suite des événements de 1971 et 1972 connus de chacun. Après quelques débats entre prisonniers, le petit pigeon est adopté par les emmurés, chacun faisant le sacrifice du meilleur du peu de nourriture qu'il reçoit pour l'offrir au petit pigeon. De main en main de prisonnier, il apprend à voler dans la pénombre, l'humidité, l'odeur des oubliés.

Mais bien vite, sans soleil, en captivité, le petit pigeon dépérit. Aussi, au risque de sa vie, sans en référer à ses compagnons d'infortune, pour lesquels ce petit oiseau est devenu pourtant la seule et unique étincelle de joie qui les maintient en vie, dans cette nuit sans fin, le prisonnier de la cellule 10, où Faraj le pigeon a fait son nid, prend seul la décision de le faire s'échapper au travers d'un minuscule vasistas, dont l'ouverture, repérée par les gardiens, serait considérée comme une tentative d'évasion avec la sanction terrifiante qui tomberait.

Le pigeon n'ayant jamais connu ni l'air, ni la lumière, ni bien sûr le vol, a bien des peines à partir. Son départ est un traumatisme pour tous. C'est la seule présence de vie qui s'est envolée.

Et voilà que quelques jours plus tard, s'écrasant sur les grillages qui ceignent la prison, épuisé, bien des plumes perdues, dans une liberté pour laquelle il n'avait pas eu la formation, avec le conditionnement mystérieux des pigeons qui [les ramènent](#) même sur des milliers de kilomètres, vers le lieu de leur naissance, *Faraj* parvient, par un trou, à se laisser tomber dans la cellule 10 de son enfance. Retrouvant un reste de force, il arrive à se poser sur la main du prisonnier qui crie dans un sanglot « *Faraj est là* » ,avant de fondre en larmes dont, de cellule en cellule, les enfermés se transmettent l'écho. C'est beau. Comme une des grandes pages poignantes de la littérature mondiale de l'enfermement, de Victor Hugo à Alexandre *Soljenitsyne* ou Papillon.

Faras Ahmed : Le gentleman capitaine aux 42 buts internationaux

C'est un des attaquants de légende du football marocain des décennies 70 – 80, comme Ben Barek l'a été, disant d'ailleurs de lui « c'est le grand monsieur du football national. Il est le favori du public ». Et il y avait de quoi, car il a été de la lignée des « goleadors » comme les appelle les aficionados espagnols , ces hommes dont les tirs sont des « muletas » qui exécutent les gardiens de buts .

Du coup, il était devenu évidemment une cible : coups bas et tacles sauvages ont été son lot. . En 1973, par exemple , à Kinshasa, le stoppeur zaïrois *Tshimen Bwanga* l'agresse froidement lors d'un match décisif, le privant de la Coupe du monde 1974. Mais Faras est un seigneur, il ne s'emporte jamais

Il est vrai que parfois le taureau dans la cage des buts l'emporte sur le « goleador ». Ahmed Faras a connu ce moment sportif dramatique . C'était en 1978 , lors des qualifications pour le « Mondial » argentin. Le , Maroc affronte la Tunisie et son gardien mythique, une sorte de Yachine , *Sadok Attouga*. Celui-ci détourna le tir de Faras, empêchant la qualification des Lions. Curieusement d'ailleurs Attouga ne jouera pas non plus à Buenos Aires

L'avant centre marocain sera, une décennie durant, jusqu'en 1979 , de toutes les campagnes du pays : jeux Méditerranéens de Tunis (1967) et d'Izmir (1972), jeux Olympiques de Munich (1972), Coupes d'Afrique des nations au Cameroun (1972), en Éthiopie (1976) et au Ghana (1978), « Mondial » 1970 au Mexique, où il n'était toutefois que remplaçant.

Le 14 mars 1976 à Addis-Abeba, après avoir remporté , avec le Chabab de Mohammedia, son club de toujours, la Coupe du Trône en 1975, il est sacré champion d'Afrique. Ce sera son seul titre continental. Mais lorsqu'il se retire en 1982, après avoir gagné encore en 1981 le

championnat , il est entré dans l'histoire marocaine du football pour la beauté de son jeu .

Fassis et Soussis, noblesse de robe et pouvoir épicier.

Comme en France les maçons étaient creusois, les cafetiers auvergnats, les ramoneurs savoyards et les hauts dirigeants parisiens, au Maroc, pour des raisons historiques, dès les lendemains de l'indépendance s'est formé, autour d'un noyau social de dirigeants venant des élites de Fès, le pouvoir politique et administratif, ou ce que le président Edgar Faure appelait « la technostructure ».

Aujourd'hui s'est ajoutée une deuxième strate sociale dans le monde économique, venant du Souss. Au début comme des Michel Edouard Leclerc marocains, tout a commencé pour eux par l'épicerie. Puis, par le travail et des qualités innées de commerçants, ces soussis sont devenus des géants de l'industrie, de la distribution, agroalimentaire, gazière, pétrolière, et comme partout et toujours des patrons de presse.

Le symbole parfait de ce pouvoir économique soussi ou soussien est [Aziz Akhannouch](#), qui via une holding Akwa détient une soixantaine d'entreprises dont , le long des autoroutes, le réseau des stations-services Afriquia, plus Tissir Gaz, National Gaz, Ultra Gaz, Oasis Café et un empire de presse avec *Femmes du Maroc*, *la Nouvelle Tribune*, *Le Courrier de l'Atlas* ou *La Vie Economique*, *Nissaa Min Al Maghrib*, *Aujourd'hui le Maroc* et des actions dans le journal *l'Économiste*

Treize ans ministre de l'agriculture, depuis 2007, mais surtout sorte de Rockefeller marocain d'après [Forbes](#), il est originaire de Tafraout, petite ville amazigh, à 180 km au sud d' Agadir, au cœur précisément de la région Souss-Massa. En 2003 il était d'ailleurs président du Conseil de cette région [Souss-Massa-Drâa, illustrant ce que l'on a appelé « l'amazigh power »](#).

De cette vallée d'ailleurs , aux couleurs saisissantes , où tous les ans au printemps les fleurs des milliers d'amandiers font une neige blanche éblouissante, sont venus bien des hommes d'affaires, comme les entrepreneurs [Abderrahman Bouftas](#), [M'hamed Bihmedn](#), [Tahar Bimezzagh](#), PDG de [Koutoubia](#), entreprise du secteur agroalimentaire, Saïd Mohamed Fadile, propriétaire de [Petromin Maroc](#), [Jamal Erraji](#), propriétaire du [thé Sultane](#) et rien moins que [Salwa Idrissi](#), PDG du groupe Aksal, dans le secteur surtout du luxe et, petite fille de Haj Hmad Belfqih, richissime homme d'affaires, qui a fait fortune en partenariat avec Hassan Raji, le propriétaire des thés Sultan et tout simplement épouse de [Aziz Akhannouch](#).

Faucons : prédateurs, seigneurs, ambassadeurs... et romantiques

Simple pour pouvoir apercevoir quelques minutes, sous la toison du monde, son pelage marqueté d'or et de bronze, sur un rocher où elle porte l'héraldique du Tibet, Sylvain Tesson a dû passer des mois à l'affût. La Panthère des neiges, puisque c'est d'elle qu'il s'agissait, ne se laisse pas voir facilement. Pas plus que le dernier serval survivant, caché dans la forêt du Moyen Atlas d'Ifrane. On imagine alors ce qu'il en est a fortiori si l'on veut se saisir du faucon, l'oiseau de race, le horus égyptien, le lointain, au-dessus de tout, qui voit tout, jusqu'à deux millimètres à 18 mètres de distance, aux plongées à 350 km à l'heure, seul oiseau capable de se suicider en se précipitant sur une falaise.

C'est un mois de marche, pour les chasseurs de la région du centre-ouest du pays, à tenter de repérer, notamment sur le sol, les traces de serres, pour ensuite mettre en place les pièges à capture, puisqu'il est exclu de prendre le faucon au nid. Ces maîtres fauconniers, de la tribu des Kwassem, procède de deux manières. Soit avec la pose d'un filet en triangle, sur trois piquets, avec au centre un pigeon en appât et dès que le faucon fond sur lui il s'emmêle les pattes dans les mailles du filet. Soit en creusant une tranchée, où le chasseur se dissimule sous des branchages, avec par-dessus aussi un pigeon appât, et dès que le faucon s'abat vite on lui jette un filet dessus.

Après, ce faucon, le plus souvent femelle, dit *nebli, berni ou bahri*, va être maintenu dans l'obscurité, nourri de jaunes d'œufs et de viande, abreuvé de sang frais, caressé doucement et rassuré par la voix. Il portera sur la tête un chaperon, coiffe de daim, de cuir ou de fourrure, pour l'apaiser sans lumière et son affaitage ou dressage durera des semaines, perché sur un bloc de bois, avant d'apprendre à tenir sur le gant au poing du fauconnier, avec lequel, animal fidèle et attentionné, il va établir des liens profonds, en un mécanisme d'imprégnation très semblable à celui que Konrad Lorenz avait le premier étudié avec ses oies cendrées.

Certes ce processus neurologique a été depuis plusieurs fois utilisé, par exemple par [Carroll Ballard](#) le réalisateur du film *L'Envolée sauvage* pour gagner la confiance des oiseaux migrateurs qu'il suit en vol et en migration depuis un [ULM](#), ainsi que par le chorégraphe français [Luc Petton](#) dans ses spectacles, *La Confiance des oiseaux*, avec des corvidés, ou *Swan* avec des cygnes. Mais avec le faucon, tout un imaginaire s'est construit, une poésie et une esthétique qui signe un art, patrimoine vivant du pays, la fauconnerie, avec son vocabulaire : *le jet*, entrave de cuir qui tient le faucon sur le poing, la *longe*, lanière de cuir qui relie le jet au bloc perchoir, l'*émerillon*, anneaux de fer qui attachent les jets à la longe ou la *penne longue*, première plume des ailes utilisée par la tribu des Kwassem comme couteau pour égorger la caille.

A ce niveau artistique, qui l'a fait chanter par le poète persan Farid al- Din Attâr, dans l'universelle épopée du « *langage des oiseaux* », du XII^{ème} siècle, où le faucon, élevé dans la plus grande étiquette royale, refuse de se joindre aux 30 000 oiseaux en immense voyage à la découverte du mystique Simorg, on comprend qu'il ait été sur les siècles un présent royal, un émissaire diplomatique. Le sultan Abou El Hassan El Marini en offrit ainsi, au XIV^{ème} siècle, 34 au roi d'Egypte et au début du XVI^{ème} les sultans Wattassides en offraient aux souverains anglais et hollandais, dans leurs politiques de contournement des portugais, occupant des côtes, de Larache à Mazagan, et de rééquilibrage des visées turques.

Le faucon chasseur, prédateur, est aussi ambassadeur.

Voir : Kwassem

Fellah : Du paysan vivrier, à l'exportateur sur des marchés

Il a donné son nom, il y a plus de trente ans déjà, à un des plus célèbres livres politiques du Maroc : « *Le fellah défenseur du trône* ». Il mène pour les marocains, dans la guerre alimentaire qui fait rage sur les marchés planétaires, le combat pour que le pays ne perde pas le contrôle de sa sécurité alimentaire en protéines végétales C'est à dire concrètement

de ne pas être trop dépendant de l'étranger pour manger. Puisque sur ses 9,5 millions d'hectares, le paysan marocain parvient à assurer 50 % de l'alimentation nationale, malgré la dépendance climatique, malgré les grandes surfaces commerciales qui ont la main lourde pour les importations de produits laitiers notamment, et malgré les accords de libre-échange qui au Maroc, comme dans l'Union européenne depuis les accords 1994 de l'Uruguay round, sans parler de l'ALENA pour les « peones » mexicains, ont fait le choix d'exportations industrielles au prix de l'ouverture aux importations agroalimentaires à bas coûts.

Comme tous les paysans du monde, emporté dans un nouvel ordre alimentaire planétaire, le fellah marocain se bat donc. Pour assurer les quantités et la qualité, il est contraint, comme partout, à la course à la compétitivité, à l'innovation. On le voit alors sous les serres de Dakhla, au goutte à goutte inventé au Néguev et même jusqu'à une application mobile de conseil agricole, @tmar, développée par l'OCP et qui délivre, téléchargée gratuitement sur Google Play Store, un bouquet de services agronomiques, météo, financiers, boursiers, en arabe et en français.

Femmes : 17 millions et la révolution... du Henné

A chacun sa révolution. Au Portugal elle a été celle des œillets, en Tunisie du Jasmin, couleur orange en Ukraine, voire à Paris, un moment de 2018 et 2019, jaune comme des gilets. Au Maroc, la révolution est couleur marron comme le henné. Puisqu'elle est la révolution de la femme et donc des assises de la société.

Profonde, silencieuse, bouleversant lentement le pays, on la voit, comme une plaque tectonique en mouvement, dans la distance qui sépare en 60 ans deux romans de deux marocains : « *Le passé simple* » de Driss Chraïbi en 1954 et la « *chanson douce* » de Leïla Slimani, Prix Goncourt de 2016.

La femme marocaine du premier roman est la mère « tendre et soumise, 1,60 m, 40 kilos et dont le destin est de s'ignorer ». C'est aussi la « mère » de Tahar Ben Jelloun, Lalla Fatma, dans la Maroc des années 30, entre Fès et Tanger. Une femme qui ne parlait jamais d'elle, pliée sans rechigner aux mœurs de son temps, obéissante et résignée, avec pour seule destinée être au service de trois mari successifs imposés et de quatre enfants à élever. Sans parler de la mère de Mohamed Choukri, du « pain nu » de son roman, au temps de la famine dans le Rif, de la sécheresse et de la deuxième guerre mondiale.

Avec La marocaine du second livre, Myriam Charfa, on change de décor. Elle est avocate et son destin cette fois est de ne pas s'oublier. Ses deux enfants, elle s'en décharge sur une nounou, qui en plus ne doit pas être marocaine et ne doit pas s'appeler « *malika* », mais « *louise* », pour être bien sûre de ne pas avoir de complicité nationale et religieuse avec elle.

Entre ces deux marocaines, il y a eu la lente marche ou dérive, au choix de chacun, vers les mœurs du nord occidental, de la plaque tectonique sur laquelle repose le continent marocain. Avec d'ailleurs une étape intermédiaire. En 1972, Driss Chraïbi en effet, dans son roman « *La Civilisation, ma Mère!* », où la mère, « reçue à tous ses examens même au permis de conduire et qui « s'est fait couper les cheveux, se libère du carcan de la [société patriarcale](#), entame l'évolution qui conduit à la « femme marocaine » de Leïla Slimani Ne

serait-ce d'abord que par les auteurs des romans eux-mêmes. Le romancier en effet devient en soixante ans romancière.

Evidemment, la réalité sociale marocaine est autrement plus complexe. De même que Ingrid Betancourt ne résume pas à elle seule la Colombie et les colombiennes, il n'y a pas « Une » femme marocaine concept, même si Abdessadeq Cheqara, le maître de la musique andalouse formé aux chansons des femmes de Tétouan, chantait « *la* fille de mon pays » -, mais des femmes multiples de la condition humaine multiforme. Encore que , s'il y a bien, avec Arletty et son génie gouaillieur, Colette, Coco Chanel ou Jeanne Moreau, une « parisienne » mythique, tout comme « Carmen » fait l'espagnole et Sophia Loren l'italienne, par delà les 15 000 « femmes mulets » qui chaque jour au poste frontière Tarajal II, entrée de Ceuta, le Préside espagnol, portent à dos leur fardeau de 70 kg de marchandises du commerce frontalier de contrebande, et les dizaines de femmes ambassadrices, ministres, députées, « executive women » dans une banque, auteures de roman à succès, filles et épouses de banquiers, professeures des universités ou présidentes d'organisations de défense des droits de l'homme, il y a , sinon une silhouette ou un caftan qui fait de la marocanité , du moins une réalité qui n'est pas celle des clichés , .

Quand on voit en effet la trace féminine dans la grande histoire du pays, le statut de la femme est pour le moins plus nuancé que celui exposé dans les livres écrits à Paris. Où on pourrait au moins rappeler que l'empire almoravide commençant a eu, de 1071 à 1107 environ, une reine à poigne pendant près de quarante, avec *Zaynab Nefzaouia* , épouse de Youssef ben Tachfine .

La même dynastie finissante, sous le Djihad des Almohades, a résisté, des jours et des jours de mars 1147, dans Marrakech assiégée par les cavaliers d'Abd al-Mumim, grâce à Fannou, princesse en armes qui mourra en guerrière aux créneaux de la forteresse. Et lorsque *Abu Yusuf Yaqub al-Mansur*, le victorieux d'Alarcos, entamera à Marrakech, en 1184, son règne, c'est à une femme, la poétesse Hafsa bint al-Hajj , née dans la Grenade almoravide, qu'il confiera l'éducation des princes almohades.

Beaucoup seraient d'ailleurs surpris à découvrir que le voile de bouche, *lithâm*, était porté chez les almoravides par les hommes. Parce que leur tribus sanhája avaient la particularité d'être matrilineaires, la parenté se transmettant par les femmes qui n'étaient pas voilées. Les lignages mentionnaient ainsi la mère, avec des noms comme : Ibn-Ghániya, Ibn-al-Sahrawiyya, ou Ibn-Aysha.

Avec donc ces femmes, tantôt reine, vizir ou régente ; tantôt pirate, dans la Tétouan du XVIème siècle meneuse de luttes paysannes, résistante, poète, féministe ou syndicaliste, toutes actrices de changements sociaux et politiques, la réalité de la condition féminine marocaine ne se réduit pas exclusivement à une atmosphère de Zola. Même si de fait des Ilham et Souad, le 15 janvier 2018, meurent écrasées sous leur charge, dans une bousculade à l'entrée de Ceuta, comme six autres en 2017.

Il y a aussi, à côté de Zorha, qui tous les matins partent de Salé faire des ménages à Rabat ou de Gislham, avec ses huit heures trempées à dégommer dans les vapeurs d'un hammam toutes les peaux allongées sur le marbre des tables constamment arrosées, des Leïla, diplômées de Sciences Po Paris, des Siam, assistante de direction dans un hôtel à Oujda ou des Nohia, faisant une école de commerce à Rabat, pendant que de Hajar exercent leur

pouvoir sur un service à l'hôpital par exemple de khouribga. Et même des vingt ans qui à faire des chambres dans un hôtel Ibéro-star à Saïdia, préfèrent travailler en « 50 nuances de Grey » dans un spa de Marrakech ou de Nador. Voire en se délocalisent six mois à Abu Dhabi, dans un réseau de para esthéticienne géré par une maîtresse « madame Aïcha ».

Voilà. Toutes ces distinctions sont banales comme les clichés de l'exotisme de Loti et du roman colonial des années 30 à 50 dont plus personne ne pourrait citer un seul auteur. Au sud de Dakhla sur des coussins de la tente noire Khaima du désert, assises en tailleur picorant un plateau de dattes fourrées aux amandes, des femmes sahraouis en quête des multiples rondeurs qui font les Rubens du désert, ne sont pas Fati ou Hayat sur la Corniche de Tanger ou Casa qui un sac « Goyard » en bandoulière avec des baskets converses, sont en train de twitter un « *Habibi tu me manques* » à un sexa sympa croiser dans un petit taxi.

Diversité dès lors d'une réalité marocaine qui ne se ramène pas à la condition tragique de porter toute la violence du monde venu du fin fond patriarcal de la grotte primitive, dans des grognements hormonaux autour des brasiers d'une guerre du feu. Cela c'est à peine, en forçant le trait, le statut de la femme des essais, des romans et du cinéma, surtout dans l'atmosphère post Harvey Weinstein, où toute ligne écrite doit être un hashtag pour dénoncer un environnement de prédateurs.

Par exemple , sur quarante ans de films marocains, « *Casablanca by night* », de Mostapha Derkaoui en 2003, « *le silence violent* » de El Chergui, « *Destin de femme* », en 1998, de Hakim Noury, *Juanita de Tanger* de Farida Benlyazid en 2005, *Jugement d'une femme* de Hassan Benjelloun en 2001, *Poupées de roseau* de Jillali Ferhati, *les yeux secs* de Narjiss Nejjar, « *un amour à Casablanca* », de Abdelkader Lagtaâ en 1991, ou même *les beaux jours de Shéhérazade*, de Mostapha Derkaoui, ce ne sont que des récits de femmes dans un voile de désespoir qui dessinent un Maroc équivalent à l'Espagne vue par Almodovar ou une Grande Bretagne qui se résumerait aux nuits de Hitchcock.

Or s'il y a forcément encore de cela, y compris dans le droit de l'héritage, la réalité de la société marocaine en voie de mutation accélérée s'éloigne de jour en jour de l'image que l'on s'en fait. A Sidi Maarouf, petite ville en porte de Casablanca, il suffit de déambuler dans les allées de l'hypermarché Carrefour, et l'on est fixé. Il faut bien chercher pour y croiser une jeune femme en fichu sur la tête. Inversement dans mon doctorat de l'université d Settat, à 60 km de Casablanca, il n'y a rien à chercher, mes doctorantes ont le voile adopté.

Mais en dépit de ces diversités, pour autant il y a bien une femme marocaine qui n'est pas Jane Fonda, anorexique, courant sur des tapis roulant de Fitness, ni même installée sur des fauteuils d'osier en Emmanuelle et certainement pas rédigeant compulsive des Hashtag #*Me Too* en train de cosigner avec Caroline Fourest des papiers militants contre Catherine Deneuve ou Brigitte Bardot et leurs droits à être gentiment harcelées...

La femme marocaine a deux traits tout comme une femme qui va à la Manif pour tous ou à une réunion de sens commun se repère à la jupe, à la coiffure ou à la veste, sans même regarder la poussette. La marocaine elle est trans-générationnelle et bio sensuelle.

Si le racisme anti vieux ou la « séniorophobie » qui font la glaciation des sociétés

d'occident n'existe pas au Maroc, c'est à ses femmes que le pays le doit. Parce qu'elles n'ont pas de mur de verre amoureux et de mise à la retraite sexuelle. Ce qui a fait que chaque professeur d'université des décennies 80 et 90 a pu en Amphi se croire un Julio Iglesias du droit ou un Patrick Bruel de Littérature ancien, comme des lycéennes, de Berkane ou d'ailleurs, ont eu et ont toujours quelques années d'avance sur des audaces transgressives dont la France de 2017 s'était ébahie en regardant les cheveux blonds, les cheveux gris, de son président en couple uni.

Quand le sommet de la modernité française, à longueur de « Libé » et de « L'Obs » français, est dans le transsexuel et dans la quête de tabous Pokémon à renverser, la femme marocaine depuis toujours dans le transgénérationnel donne au pays une stabilité des profondeurs, quasi neuro hormonales, en dépit des puissantes tensions économiques et sociales qui ont tout pour l'ébranler.

Mais ce qui fait la singularité de la femme marocaine dans les 3,5 milliards de terriennes, c'est une bio- sensualité qui n'est pas que dans les clichés des carnets de Delacroix, des orientales de Hugo ou de l'atmosphère de Ingres dans ses baignoires. Chaque marocaine est souvent un voyage en Orient d'à côté, où les déjeuners de Manet un peu froids sont repeints en suavité des couleurs de Théodore Chassériau, quand ce n'est pas l'aller direct sans détour par Courbet jusqu' à « l'origine du monde ». Dont le titre du tableau a d'ailleurs été repris en 2019 par le sculpteur Abla Choukri, pour une mosaïque à la pierre de galène, de deux mètres de diamètre, au fil de fer barbelé « virginisant », recouvert de feuille d'or.

On est donc loin des clichés sur la femme marocaine au Maroc qui font les livres à succès de femmes marocaines à Paris. Sur les 13 millions de femmes de plus de 15 ans, la vision européenne en est restée à une réalité figée quand la société marocaine bouge.

Quatre signes suffisent à faire sentir les évolutions, sociales, juridiques et même religieuses, sans même d'ailleurs surfer sur le net pour les y rencontrer, dans des sites où des marocaines y maîtrisent les rendez-vous de massages technologiques, et sans retenir des références anecdotiques comme l'existence d'un raid féminin au travers du Sahara, le rallye Aïcha des Gazelles, aux 160 équipages 100% féminins ou les sept plus hauts sommets de la planète, de l'Aconcagua antarctique à bien sûr L'Everest, vaincus par l'alpiniste marocaine Bouchara Baïbanou.

D'abord, depuis quinze ans déjà, une femme est au Conseil supérieur des Oulémas, instance constitutionnelle d'encadrement religieux, présidée par le Roi, et 35 autres sont dans les conseils locaux. Ce n'est pas rien comme nouveauté, avec aussi, au sein de La fondation religieuse, créée en 2006, la *Rabita Mohammadia* des Oulémas, pour contribuer à l'animation de la vie scientifique et culturelle dans le domaine des études islamiques, une femme médecin de combat féministe, qui, plus de dix ans durant, y a dirigé le centre d'études féminines en islam. Même si en 2018, sur la question tendue de l'héritage, elle s'est confrontée aux résistances profondes de la société elle-même.

Cette biologiste, Asma Lamrabet, puisque c'est son nom, mène de livres en livres, « *Le Coran et les femmes* », « *femmes et hommes dans le Coran : quelle égalité ?* » ou encore « *croïantes et féministes* », sa contestation du monopole religieux masculin pour « se réapproprier ce qui de tout temps était entre les seules mains des hommes : le savoir

religieux » (Les religions monothéistes au féminin pluriel, L'économiste, 12 juillet 2019, p.29).

Au regard des paradigmes d'aujourd'hui et de leur combat du genre, c'est un signe puissant d'évolution mais pas forcément discriminant. Parce que l'arbre transplanté du genre ne cache pas la forêt bien implantée des arbres des vallées et des montagnes de l'Atlas, où les femmes n'écrivent pas des livres, mais impriment depuis des siècles les cerveaux de leurs enfants en langue tifinaghe et leurs âmes en souffle de liberté.

Je prends un exemple pour être compris. Dans la vallée de Aït Bougmez, au damier vert et jaune des cultures, où les maisons aux murs en pisé s'accrochent sur les flancs des montagnes et au pied des 4000 mètres souvent enneigé du mont M' Goun, avec ses gorges saisissantes aux lauriers roses, palmiers et kasbahs fortifiées, avant les porte de la **Vallée des Roses** et ses vergers d'abricotiers, de figuiers et d'amandiers ombrageant des villages rouges, les femmes des nomades en transhumance, avec chameaux, ânes, mules, chèvres et moutons, cherchant des pâturages, lavent dans les torrents, étendent le linge familial à sécher sur les pierres ou les rampes des petits ponts de fer et à partir de septembre, les pommes de terre et le blé rentrés, lorsque jeunes et hommes sont au travail des villes, ce sont elles qui assurent seules le quotidien. Certes en grande précarité, puisque les souks sont loin comme l'école, et ne parlons pas de médicaments... Mais c'est aussi en grande liberté autrement plus ressentie que s'il y avait des hôpitaux, en dysfonctionnement d'ailleurs de beaucoup, et des divisions spécialisées dans les 3D, désinfection, dératisation et désinsectisation, comme à Casablanca.

Alors, pour ces femmes-là du monde réel, le combat prioritaire tourne-t-il autour du patriarcat, avec ses « grandes citadelles masculines du sacré », ou autour des routes pour désenclaver Aït Bougmez et du trekking pour y amener de l'éco- tourisme ?

Poser la question c'est dire les pesanteurs économiques, sociales, et ce faisant anthropologiques, face à la deuxième évolution en cours, cette fois juridique, au statut de la femme.

Le déclenchement du processus, qui braque pour un bout de temps encore la société, même si on s'en étonne dans les restaurants parisiens des prix littéraires, a été la réforme de la Moudawana. Elle a porté sur le statut personnel de la femme. Promulguée par le Roi le 10 octobre 2004, avec aujourd'hui quinze déjà d'application, et des prolongements dont celui de la loi de 2013 relative à la lutte contre les violences envers les femmes, elle est probablement la réforme la plus audacieuse des vingt premières décennies du règne.

L'égalité dans le couple, la disparition du « chef » et de son droit à obéissance, le divorce, aux 56 000 cas annuels pour 365 000 mariages, la possibilité de recours aux tests ADN pour prouver l'identité du père et d'autres éléments d'un statut juridique occidental, qui plus est avec une base constitutionnelle depuis 2011, ont été de fait des apports tellement bouleversants qu'il a fallu la décision au sommet pour les faire adopter. Parce qu'une telle réforme touchant au tréfonds de la société ne pouvait passer comme une lettre à la poste. Le 12 mars 2000, à Casablanca par exemple, les mouvements islamistes avaient pu mettre 500 000 personnes dans la rue, en une sorte de Manif marocaine pour tous, dénonçant la désagrégation de la famille et la perte d'identité de la femme.

En 1995 certes, les deux premières femmes députées de l'histoire politique du Maroc, la socialiste Badia Skalli et l'Istiqlalienne de la société fassi, Latifa Bennani Smires, avait obtenu pour les femmes, en deux lois, la liberté de création d'une entreprise et celle de voyager à l'étranger, sans besoin de l'autorisation d'un tuteur masculin. Mais on ne touchait pas là au fondement du Maroc profond. Seule la bourgeoisie pouvait en ces temps être concernée par des histoires de passeport. Le « genre » était là un « genre social », qui avant s'appelait « classe ». Dans les vallées enneigées de l'Atlas en revanche, le vrai passeport qui aurait été utile aux femmes aurait été une route de désenclavement, comme la vraie libération a été en 2000 l'octroi de l'électricité.

Cependant, sur le mariage, l'héritage et la famille, la base sociale concernée s'étend là à toute la société. Il faut bien « comprendre » alors, et d'ailleurs au sens musulman (fiqh) de ce terme, la difficulté sismique du problème. Ainsi lorsque le ministère de la famille, de la solidarité, de l'égalité et du développement social, avait fait, de 2009 à 2016, une étude nationale sur le code de la famille, 68, 8 % des sondés considéraient que la responsabilité de gestion de la famille incombait aux hommes, contre 24 % estimant que c'est une responsabilité partagée.

C'est dire que l'on est ici, comme partout dans le monde, et la France de la Manif pour tous en avait été un exemple, parmi les lois à haut degré de sensibilité anthropologique. Car le compromis n'est pas seulement à trouver entre le discours féministe et la jurisprudence islamique du fiqh. Il y a aussi le bain culturel, avec son référentiel de valeurs, de l'obéissance (ta'a), à la pudeur, mais aussi bien plus complexe que l'on ne l'imagine dans un pays qui a eu et qui a aussi ses maitresses femmes, comme Lalla Aïcha Mubarka, Zaydana la femme puissante de Moulay Ismaël, déambulant dans le harem suivi d'un serviteur portant sur un cousin son cimenterre.

Tous ces éléments reposant d'ailleurs dans le bain neurologique que personne ne veut voir évidemment chez nous *Homo sapiens*, où notre néo cortex civilisé flotte en petite île de raison dans l'océan anatomique subcortical des émotions, de l'agressivité ou du plaisir.

C'est à cette dimension des multiples facteurs en jeu que l'on mesure l'équilibre du compromis juridique trouvé, dans le cadre d'une société du compromis.

A ce deuxième signe d'évolution dans la condition féminine s'en ajoute un troisième. Il tient dans la floraison des mouvements féministes, comme l'Association Démocratique des Femmes du Maroc (ADFM), l'Association des Femmes chefs d'Entreprises du Maroc (AFEM), la Ligue démocrate des droits de la femme, l'Association Féminine des Femmes Progressistes, l'Association Marocaine des Droits de la Femme, le printemps des femmes pour la démocratie et l'égalité ou encore l'Association de solidarité féminine, pour la défense des [droits de la femme](#) et des [enfants abandonnés](#), de la casablancaise Aïcha Chenna.

On avait retrouvé d'ailleurs la plupart de ces organisations, les 27 au 30 novembre 2014 à Marrakech, lors du deuxième Forum mondial des droits de l'homme. Toutes y étaient, rien n'y manquait. Les icônes, les idoles, des prix Nobel de la paix, comme la pakistanaise Malala Yousafzaï, d'anciennes combattantes du sommet fondateur Pékin et tous les thèmes de quarante ans de féminisme, de la parité à la dénonciation de la violence et même la référence inévitable au gendre.

Sur ce dernier point le Maroc est d'ailleurs à la pointe du combat. On y trouve en effet chaque année, accompagnant le projet de loi de finances, rien moins qu'un rapport volumineux sur le genre dans le budget. Avec par exemple, ministère par ministère, sauf les armées, le pourcentage croissant des postes de la fonction publique occupés par les marocaines.

C'est le quatrième marqueur de l'évolution de la société marocaine : la féminisation des emplois. Peu à peu le privé, le public, les assemblées, nationales et locales, les médias, s'ouvrent. Par exemple, dès 2002, une liste nationale réservée aux femmes permettait l'arrivée de trente-cinq d'entre elles à la Chambre des Représentants. Aux dernières élections communales, près de 20 500 femmes se sont portées candidates, plus de 3400 ont été élues, alors qu'en 2003, elles n'étaient que 127.

Depuis 2006, la charge de gouverneur n'est plus un monopole masculin et pour les ambassadrices on ne les compte même plus. Sauf pour la fête du trône le 30 juillet où les volumineux cahiers de la MAP, passent en revue, pays par pays, les cérémonies marocaines. On découvre alors, au fil des pages et des photos, que la diplomatie marocaine en est à une composition féminine en route vers la structure de la magistrature française. Où bientôt il faudra instituer l'obligation de parité. L'Ukraine, l'Espagne, la Croatie, Prague, Budapest, la Bulgarie, Tunis, le Canada, la Colombie, le Panama, le Chili, avec la bosseuse et rigoureuse Kenza Elghali et jusqu'à l'ambassade à Washington, toutes avaient en 2018 une marocaine ambassadrice. En 2019 s'ajoutaient l'Allemagne et même une ambassadrice auprès du Vatican et de l'Ordre souverain et militaire de Malte.

Des femmes, Farida Bourquia par exemple et son long métrage *La braise*, sont aussi cinéastes, dans un métier pourtant encore masculin même hors du Maroc. Certaines réalisatrices ont même à leur actif plusieurs films. C'est le cas de Farida Benlyazid, cinéaste et scénariste, avec ses longs métrages sur « *Les portes du ciel sont ouvertes* », « *Ruses de femmes* » ou « *Casablanca-Casablanca* ».

Des femmes sont aussi journalistes, à commencer par Malika al-Fassi), seule femme signataire du *Manifeste de l'Indépendance* de 1944, pionnière du mouvement féministe marocain et première femme de la presse du pays, présentes dans les étoiles du Michelin, aux postes douaniers ou encore policières.

Rabat malékiete n'est donc pas Téhéran chiite. Il n'y a pas de police religieuse, de commission pour la promotion de la vertu et la prévention du vice, avec des moutawas. Patrouillant les rues et les centres commerciaux.

La société marocaine n'est pas une île. Les flots du monde y sont arrivés. Face à ses évolutions d'ailleurs, sans parler des provocations avec un pique-nique pendant le ramadan et un kissing collectif,¹ voire au tout récent musée d'art moderne de Rabat une vidéo de 2006, de Fatima Mazmouz, avec passage en boucle, de 2mn 10 secondes, dans le style femem², de « mes avortements, l'expulsion », le roi doit faire médiation et stabilisation. Parce qu'il y a évidemment crispation, sinon opposition, islamique à ce main streaming « occidentaloféministe ».

On l'a encore vu le 17 juin 2014, où le Premier ministre lui-même dénonçait « les femmes actives qui ne peuvent plus s'occuper de leurs familles » et demandait de « sacrifier les

femmes au foyer au lieu de les dénigrer ». Ce qui a évidemment déclenché la tempête des progressistes (La faute, Le temps, 26 juin 2014, p.3) et montré la nécessité d'un arbitrage. Ce que précisément le roi fait. Spécialement en 2004, pour la réforme du statut personnel touchant au droit de la famille.

Inévitablement, dans le Maroc urbain du moins, à la suite de cette féminisation, le modèle familial est aussi en train d'évoluer. Subrepticement, il va vers le carré occidental du couple aux deux enfants, dans une voiture 4 places, garée près d'un immeuble où les T4 ne permettent plus la famille élargie.

Mais encore et toujours au Maroc, comme dans les autres pays de la méditerranée, c'est par la famille et en son sein que tous les manques, de travail, de logement, de revenus et de perspectives, sont sinon comblés ou même compensés, du moins supportés. D'où son rôle politique et social de grand stabilisateur du pays.

D'autant que les familles marocaines, en dépit des évolutions souterraines, n'en sont pas encore à se poser les problèmes de se recomposer et d'élever des enfants alternativement un Week-end sur deux. Les pères marocains, encore droit dans leurs babouches, ne sont pas condamnés, par une juge aux affaires matrimoniales, à se percher abandonnés sur des grues, pour réclamer des enfants du divorce qu'ils ne verraient plus.

Il est vrai qu'à moyen terme, dans l'empire chérifien comme dans l'empire du Milieu d'ailleurs, un problème déjà esquissé va se poser : le choc budgétaire du vieillissement de la population, avec les deux défis qu'il amène : celui des lieux où mettre les personnes âgées et celui des moyens pour les assumer

***Ferrachas* (les) encore plus proche que les petits épiciers : les fourmis commerçantes aux trottoirs**

Au sommet, il y a les hypermarchés, Marjane par exemple , et les supermarchés, comme ceux de la chaîne turque BIM. Plus les « Mall ». Au bas de la pyramide commerciale , il y a bien sûr les petits épiciers venus du Souss, qu'il faudra bien inscrire un jour au patrimoine immatériel de l'UNESCO et même de l'humanité, tant ils rendent des services humains inestimables au quotidien , dont le moindre n'est pas le micro crédit et l'assistance à la solitude.

Mais le Maroc a encore un échelon de plus dans son organisation du commerce de détail. Ce sont les *Ferrachas*, les commerçants de l'hyper proximité, puisqu'ils sont à même les trottoirs. Ce commerce des *Ferrachas* c'est la Samaritaine du Maroc , on y trouve tout et partout. Sur un trottoir de Rabat , le Ferracha est libraire ou bouquiniste . A Oujda , il vend des écouteurs. A l'entrée du Souk de Nador il est herboriste ou vendeur de petits gris , l'escargot des gourmets. A Marrakech, comme sur les corniches, bien sûr il vend de l'eau, pendant qu'à la sortie de la gare de Fès , les Kleneex sont en vente de la main à la main. Tout se vend sur le trottoir , plus grande surface commerciale du Maroc : des piles Duracel, des oiseaux électriques qui battent des ailes, des chaussures, des protège portables, des porte feuilles, des fourches télescopique pour prendre des photos, des vêtements et mille autre choses.

C'est le rêves des ultra libéraux qui veulent sept milliards d'entreprises uni personnelles. Là , sur les trottoirs , c'est déjà le commerce de 7 à 77 ans, puisque des

enfants vendent aussi , comme des mamies avec un peu de menthe ou des feuilles de « Luisa », la verveine en vraie, en feuilles séchées.

C'est tellement une institution que le cinéaste franco marocain Karim Aitouna y a consacré en 2020 un documentaire, « *une place sous le soleil* », avec trois vendeurs dans une rue de Tétouan, où dit on 40 % de la population en vivrait , avec un peu de contrebande aussi il est vrai...

Voir : Marjane , Souks

Fès, Idrisside et Mérinide, Kairouan et Andalouse, « *Bali* » et « *Djid* », patricienne et plébéienne, rive gauche et rive droite : la ville double

Tout à la fois conservatrice, avec la suavité de ses familles patriciennes, dont celle d'Allah El Fassi, mais port aussi aux révoltes, avec des tribuns comme son ancien maire Hamid Chabat, au tempérament de combat, Fès des mérinides, secrète et distante, capitale politique passée mais à l'influence invisible permanente, continue de dominer en statue de commandeur istiqlalien veillant sur la vision d'un grand Maroc des rives de l' Océan aux sables de Tindouf, et de Ceuta qui attend le retour à la mère patrie à Dahkla qui l'a retrouvée.

Il est 5 heures, Fès s'éveille et de la plume de Driss Chraïbi, le puissant romancier qui écrivait comme Buñuel filmait, on voit le miracle renouvelé de la vie emplir la ville sortie de la nuit. Vibrante d'artisans, de marchands, enivrante de bruits, de parfums, d'odeurs et de couleurs, dans le tourbillon perpétuel d'une foule qui monte ou descend , au long des 10 000 ruelles du vieux quartier Idrisside de 1200 ans, avec sa [mosquée des Andalous](#) , sa [Qaraouiyyine](#), et ses minarets aux [flèches surmontées de trois boules d'or auxquelles s'ajoute un oriflamme aux heures de prières, bâtie sur le versant de plusieurs coteaux et adossée aux 850 mètres d'un djebel Zalagh, elle descend jusque dans la vallée où coule la rivière.](#)

Capitale de la résistance à tout et depuis toujours, bien avant son millier de morts de la révolte contre le traité de protectorat de 1912, résistant peut-être même au réchauffement climatique, puisque l'oued Fès, affluent du fleuve Sebou, qui prend sa source dans la plaine du Saïs, à seize kms de la ville, offre souterrainement mille ruisselets et canaux qui serpentent encore à travers des patios, et des hammams, arrosant les rues et les places, irriguant les jardins et les vergers, même s'ils n'actionnent plus les 600 moulins que l'on comptait il y a un siècle encore, c'est Fès de toutes ses complexités et des charmes discrètement cachés de sa grande bourgeoisie séculairement installée.

Ville longtemps de la Qaraouiine et de ses « medersas cités U », entre Oxford, la Sorbonne, Salamanca, Bologne et Montpellier, pour le titre de doyenne des universités, mais maintenant siège de l'université européenne de la Méditerranée, avec sa splendide gare qui reconstruite comme par un flamboyant architecte andalou d'un sultan almohade, attend son TGV pour venir l'admirer, Fès est en réalité, au-delà de tous ses clichés, une ville à l'identité dédoublée.

Ce n'est pas Marrakech que de simples mots peuvent décrire en ville de lumière, de plein air, de grandeur des espaces et de chaleur des couleurs. Quand Marrakech en effet est une belle jeune femme bio qui ne se prend pas la tête en intello, Fès est dans le compliqué de

sa féminité sophistiquée. C'est même génétique chez elle, puisque d'emblée la ville est née dédoublée, construite en deux exemplaires qui depuis plus de mille ans lui donnent la dualité pour identité.

Certes des villes dédoublées, il y en a eu d'autres. Par exemple la Mazagan portugaise, devenue la El Jadida marocaine et transportée en 1769 du Maroc en Amazonie. La citadelle de Mazagão, sur la côte marocaine, fondée en effet au début du XVI^e siècle par la Couronne portugaise subissant la pression militaire des sultans, les habitants demandèrent à partir. En 1769 des navires portugais les emportent alors en direction de Belém, sur le fleuve Amazone. Ce sont les premiers pieds noirs de l'histoire qui vont fonder Nova Mazagão, dans l'embouchure du grand fleuve. Mais sans trop de lendemains.

Fès c'est autre chose. Le dédoublement est en elle. Ce n'est pas celui du voisinage de Rabat et Salé, où les rivalités ne traversent pas la personnalité. Ici, c'est dès la conception que tout a été dédoublé. En 808. Idriss II, l'enfant du miracle posthume de Idriss 1^{er}, fonde en effet, à un an d'intervalle, deux villes. Une sur la rive gauche de l'oued Fès, au pied des dernières rides montagneuses du Rif, pour ses gens venant de Kairouan ; l'autre sur la rive droite, en 809, pour les Andalous. Chaque ville a son enceinte propre, comme deux quartiers. Celui du sud en quadrilatère de 600 mètres, celui du nord en polygone d'un kilomètre de long. C'est d'ailleurs la vieille tradition « berbère » des villes archipels, juxtaposant des villages ou des Ksours, abritant des tribus distinctes.

Cette dualité originelle de Fès avait aussi des raisons sociales et politiques. Dans la partie Kairouanaise, Idriss II installa les siens, arabes de Tunisie et d'Espagne. C'était le lieu du Makhzen. Dans le quartier Andalous étaient rassemblés les éléments amazigs appartenant aux diverses tribus de la coalition Idrisside qui avaient porté au pouvoir son père.

A cette dualité s'ajouta très vite une dualité d'inspiration, celle de Kairouan et celle de Cordoue, via deux vagues migratoires. En 814 arrivèrent huit cents familles andalouses du faubourg de Cordoue révolté contre l'émir omeyyade El Hakem 1^{er}. Peu après, une rébellion kairouanaise amena trois cents familles de la grande ville musulmane de l'Afrique du nord. Fès commença donc à vivre sous le signe des deux pôles civilisationnels de l'islam occidental d'alors : Kairouan qui influença dans la première moitié du IX^e et Cordoue ensuite.

Deux mosquées, et construites encore par deux sœurs, la mosquée Fatima, qui allait constituer le noyau de la célèbre et actuelle Karaouiyn et la mosquée des Andalous, vont ajouter à la dualité. Tellement vraie qu'à des dates traditionnelles des jeunes des deux rives et des deux quartiers allaient s'affronter dit-on sur un éperon au bord de l'oued Fès appelé le tertre aux fèves.

Le fondateur de l'empire almoravide, Youssef ben Tachfine, trouvant ces rivalités des Kairouanais et des Andalous absurde, abattit leurs murailles longeant les rives de l'oued et réunit les deux quartiers dans une seule enceinte.

Mais chassez le naturel qu'il revient au galop, Fès est voué au dualisme. Aussi à peine 150 ans après que le sultan almoravide avait réuni les deux villes, le sultan des Mérinides, venu de l'est, *Abou Yousef* Yakoub, rajoute une nouvelle dualité en fondant, un peu à l'ouest de la Fès ancienne et en bordure de la plaine du Saïs, une Fès neuve : *Fès Jdid*.

Parce que *pareil* aux Almohades qui s'étaient construit à Marrakech une cité impériale, centre de commandement, les Mérinides voulaient avoir aussi leur ville Makhzen pour abriter leur armée et leur administration. D'où la fondation, en 1276, par le sultan *Abou Youssef Yaqûb*, d'une Fès *Jdid* où s'installent les dignitaires de son Makhzen, ses serviteurs et sa milice de chrétiens, le tout entouré d'une puissante muraille qui subsiste encore. Contre ces remparts se construit d'ailleurs le premier quartier juif ou mellah du Maroc.

On a ainsi depuis, une Fès *Bali* et une Fès *Jdid*, distinctes sur le terrain et différentes jusque dans leur parler, a-t-on dit, puisque la première aurait conservé des tournures d'un vieux parler hériter pour une part des dialectes andalous.

Fès Badi c'est la ville en pente, aux rues étroites, descendant en cascades de murs vers le fond de la vallée. Avec ses passages voûtés dans l'ombre, c'est aussi la cité frondeuse qui juge des actes du Makhzen de *Fès Jdid*. C'est la vieille société fassi, urbaine depuis des siècles, bâtie sur la verticalité, quand l'autre Fès est horizontale.

On est ici dans un monde complexe, de hauts murs, où les carrés de soleil et de bleu sont derrière des portes fermées, au bout de tant de luttes qu'une seule formule ne peut résumer la ville dédoublée qui en est issue. Seule Marrakech, ville sur tout un paysage de paix grandiose et douce, permet de comprendre, par l'opposition frontale, en cliché des gens du sud et de ceux du nord, ce qu'est la Fès secrète. Avec quelque chose d'une Palerme, *al-Madinah Balharm*, d'où vient d'ailleurs avec les Skalli une des grandes familles fassis, mais qui aurait été construite à Milan.

Le rapprochement inattendu, voire pour beaucoup peut être sacrilège, de deux images politiques aux antipodes peut illustrer de façon saisissante ce dédoublement social, culturel et historique de la ville. C'est d'une part la figure raffinée de son leader politique historique, sa grande figure centrale, Allal El-Fassi chef charismatique du nationalisme marocain, et d'autre part l'image de son ancien maire de 2003 à 2015, Hamid Chabbat, avec du Lech Walesa pour l'origine syndicale, du Hugo Chavez pour le parler au peuple des meetings et du Bernard Tapie pour la réussite à la force du poignet. Sinon du Donald Trump pour un nationalisme populaire qui vingt ans avant lui aurait dit « *Make Morocco Great Again* ».

Allal El Fassi, d'une famille de lettrés et de savants, est jusqu'à la sonorité même de son nom, une figure emblématique de la ville. Peut-être pas de la « Fès Badi » des origines de mille deux cents, à la grande noblesse chorfa des Alami, descendants directs du petit-fils du Prophète, des Kettani, affiliés à leur ancêtre petit-fils de Moulay Idriss ou des Lahjouji, famille ayant toujours habité Fès, mais de la Fès post Andalous assurément. Au même titre que toute la noblesse de robe des oulémas, des savants, des Benjelloun, Berrada ou Guessou, la techno structure de l'énarchie anthropologique du Makhzen.

En termes français, Allal El Fassi est socialement et politiquement comme Michel Debré. Celui-ci au service de la France de De Gaulle, celui-là au service de l'indépendance du Maroc de Mohammed V, comme trois de ses ancêtres étaient déjà dans le Makhzen de Moulay Ismaël. M. Debré est fils [du patron de médecine fondateur des CHU, Robert Debré](#), A. El Fassi est lui fils d'ouléma de la ville, juriconsulte et professeur à l'université de la [Quaraouiyine](#).

Dans les deux cas aussi, on retrouve les mêmes descendance politiques de père en fils et même petit fils. Pour les Debré, Bernard et Jean Louis, dynastie de ministres et pour les El Fassi, son fils ministre de la santé, son beau-fils ministre de l'Education nationale et jusqu'à son petit-fils, Nizar Baraka, ministre des finances et surtout, symboliquement, secrétaire général à son tour du parti Istiqlal du grand père.

C'est là, avec lui, que s'incarnent précisément les deux Fès et le dédoublement de la ville. Il arrive en effet à la tête du parti, après un congrès d'investiture de combat frontal avec le secrétaire général sortant, Hamid Chabat, syndicaliste député maire de Fès, mais surtout socialement comme venue d'une autre planète de la constellation fassie. Sa biographie, comme celle d'un Bernard Tapie, le dit.

Vivant depuis les années 80 dans le quartier de Bensouda, en périphérie de Fès, au milieu de ce qui reste d'ouvriers, d'étudiants mal logés et de paysans déplacés, Hamid Chabat vient lui-même de la campagne pauvre, de la région de Taza, d'une mère amazigh, Tamou Ben Hamou bou El Kassou, de la tribu Awalba, associée à la fondation de Fès, et d'un père, ancien compagnon de lutte d'Abdel Krim, qui avait beau posséder l'unique radio du douar et transformer son logis en école, ne put offrir, au survivant de ses quatre garçons morts en bas âge, que le brevet au collège de Chaouen et le diplôme de technicien spécialisé d'un Institut de formation professionnelle. Ce qui dans le Maroc d'alors, comme d'ailleurs de la France des années giscardiennes, n'était pas rien. Parce que cela ouvrait l'emploi de cadre à la Société des industries mécaniques et électriques de Fès, la SIMEF, et le lieu pour y créer en 1975 un premier bureau syndical de l'UGTM, syndicat de l'Istiqlal se faisant ainsi une base politique.

Mais c'est le 14 décembre 1990, lors de la grève générale qui embrase Fès, où des établissements publics sont brûlés, des banques et des magasins pillés, des centaines de voitures détruites et même le prestigieux hôtel Les Mérinides laissé à demi consumé, avec 106 morts officiels, qu'Hamid Chabat se crée une légende. Recherché par police et gendarmerie, comme chef des émeutiers, ce qu'il n'était pas en réalité, il plonge dans la clandestinité, obtient ainsi de l'aura de Robin des bois et lorsqu'il en sortira, ce sera l'addition des mandats.

Député toujours réélu, maire de la ville en septembre 2003 jusqu'en 2015, et, le dimanche 23 septembre 2012, le couronnement : Secrétaire général de l'Istiqlal, qui plus est contre le sortant [Abdelouahed El Fassi](#) et en déclarant « *nous avons libéré notre parti du clan El Fassi* ».

La millénaire césure des deux Fès, la révoltée et la feutrée, se réincarnait là. Les diplômés de Polytechnique, de l'Ecole des mines, des Ponts et chaussées, de HEC, des doctorats d'économie, tous enfant de nobles Chorfa, d'oulémas, de beldyins, descendants de convertis à l'islam sous la dynastie almohade, d'andalous, dont ceux rentrés d'Espagne avec la Reconquista ou de kairouanais, ont vu arriver ce jour-là, comme un cheveu sur leur « chorba » millénaire, cet étrange OPNI, objet politique non identifié, avec une effroi qui serait équivalent à celui des gens des banques de monsieur Macron s'ils voyaient leur parti, « *La République en Marche* », se donner un samedi pour président une des figures des gilets jaunes.

Avec toutefois une immense différence. C'est qu'à Fès, précisément parce que dédoublée,

un Hamid Chabat a pu accéder et passer le plafond de verre. Alors qu'à Paris, la rive gauche et la rive droite, le Monde, Libé, le Figaro, les médias de Bernard Arnault, Lagardère, Bolloré, Pigasse, Niel ou Pinault et le puissant complexe médiatico-judiciaire, l'auraient Fillonisé, populistarisé, lepénisé, diabolisé et désintégré, dès qu'il aurait montré le bout du nez d'une velléité de tribun des pauvres, aggravé par un patriotisme du grand Maroc.

A cette mesure-là, on voit incidemment les excès du discours sur les années marocaines de plomb. Parce que la chape de plomb, et on vient de la voir, ce n'est pas sur Fès et Rabat qu'elle a bloqué un Hamid Chabat, faisant courir au politique un risque de saturnisme électoral, mais plus étonnamment à Paris et la France. Où même un Tapie en final n'a jamais pu ni accéder, ni être accepté.

Fiançailles (Fête des) : Roméo et Juliette dans le haut Atlas

C'est à 2300 mètres d'altitude, dans un village du haut Atlas, Ait Aneur, en plein cœur du pays Amazigh, en langue d'aujourd'hui. A la fin des récoltes convergent sur ces hauts plateaux plus de 30000 personnes qui dressent en quelques heures un immense village de tentes. Les bergers, agriculteurs, marchands et pèlerins, se rassemblent pour prier au marabout de Sidi Ahmed Oulmaghni, saint protecteur des troupeaux, mais surtout pour une fête unique au monde : la fête des fiancés et des mariages collectifs remontant aux temps des légendes.

Selon les récits des soirs d'hiver en effet, deux tribus rivales, les Aït Brahim et Aït Yaaza, en guerre depuis les temps lointains pour l'exploitation des terrains de pâturage et des eaux d'irrigation, avaient refusé le mariage d'un jeune homme de la tribu Ait Ibrahim avec une jeune femme des Ait Yaaza. Devant le refus des familles, les amoureux s'enfuirent dans la montagne, où ils pleurèrent tant que leurs larmes donnèrent naissance aux lacs Isli et Tislit.

Les sages de ces tribus auraient alors pris la décision de se réconcilier et de marier les deux jeunes amoureux. Voilà pourquoi depuis a lieu chaque année ce moussem des fiancés, en septembre, avant l'arrivée de l'hiver et les chutes de neige, où chacun peut librement y choisir son conjoint.

Sur trois jours, au milieu des danses, des chants, des orchestres, du Rif, du Souss, des troupes internationales venant des montagnes du Japon, d'Italie, de Pologne ou des Andes du Pérou, des muletiers, des troupeaux de chameaux et de chèvres à la vente, des marchands de vêtements et d'une foule en Woodstock de l'Atlas ou en marché de Cuzco « amérindo-marocain », se succèdent tous les événements de la vie familiale, circoncision des enfants, fiançailles et une vingtaine mariages.

Les fiancés vêtus du costume traditionnel et les femmes parées de bijoux berbères doivent d'abord visiter le Mausolée du saint. Viennent ensuite les conclusions des mariages par des adouls, en quelque sorte notaires, qui vérifient les documents des prétendants conformément à la législation.

Au troisième jour des fêtes, tous les mariés se rendent aux lacs d'Isli et de Tislit pour une visite traditionnelle, pendant que se traitent d'ailleurs les affaires de commerce agricole, parce que ce moussem d'Imilchil n'est pas seulement une célébration de mariage, mais

c'est également une véritable foire annuelle de la fin des récoltes où toutes les tribus de la région s'y rencontrent et s'approvisionnent.

Fierté nationale : la marocain « *somewhere* »

Sénatrice en Belgique, chauffeur en Virginie, capitaine de rugby en France, écrivain aux Pays Bas, même s'il est dans l'élite mondiale, un marocain reste marocain. Il ne devient pas cet « *any where* », *de n'importe où*, dont parle l'essayiste anglais David Goodhart, pour l'opposer au « *somewhere* » *de quelque part*.

Un marocain ne se domestique pas. Alors qu'un français aux USA par exemple mettra un point d'honneur à parler la langue des éleveurs de bovins du Kansas, un marocain le bas continuera lui à parler à la maison l'amazigh de son douar de l'Atlas ou du Rif. On l'a vu, lorsque le président Obama et son épouse reçoivent en 2014 le premier ministre marocain, Abdellilah Benkirane, sa femme qui l'accompagne ne se départit pas de sa djellaba. Cette fierté nationale, qui met la patrie jusque dans la devise du pays, atteint parfois des sommets. Un événement historique est resté à cet égard symbolique. C'était au milieu du XVIème siècle. La France avait pour roi Henri III, Charles Quint était empereur du Saint empire romain germanique, l'empire Ottoman dominait la Méditerranée et le Maroc, que l'Espagne appelait ainsi par contraction du mot Marrakech, était en transition entre deux dynasties, les Wattassides et les Saadiens.

La Turquie voulait exercer sa domination jusque sur l'extrême Maghreb. En voulant faire du Chérif de Marrakech un féal. Istanbul de Soliman le Magnifique lui envoie en 1557 une ambassade qui se fait fraîchement éconduire en ces termes par le sultan saadien :

« Donne salut à ton sultan, le commandant des pécheurs et dis-lui ceci : le sultan du Maghreb ne peut qu'entrer en compétition avec toi à raison de l'Egypte ; il viendra, si Dieu le permet, te combattre à ce propos en Egypte même. Salut »

On ne peut mieux faire dans l'esprit mousquetaire, la provocation et la fierté flamboyante.

Certes quelque peu après, le padichach d'Istanbul le fit exécuter par une unité spéciale de turcs. Mais son successeur Moulay Abdallah met en déroute un important contingent turc qui a pénétré l'ouest du pays jusqu'au fleuve Ouargla, au moyen atlas, au sud du rif. Avec alors aussi la victoire des flottes chrétiennes sur l'armada turque, à Lépante, en 1571, qui a été le Stalingrad de l'impérialisme du Reich ottoman, s'en sera fini des tentatives turques pour vassaliser le Maroc. Etre le seul pays d'Afrique du nord à avoir ainsi résisté à l'expansionnisme des descendants des tribus nomades turco-mongoles d'Asie centrale, quand l'empire Byzantin lui a été submergé, n'est pas pour rien dans la fierté nationale marocaine.

Fleuves-oueds Moulouya et al Makhazin : des fleuves et de l'histoire

Le Maroc à l'Atlas qui en retour lui a fabriqué les fleuves. Ils n'ont certes pas marqué l'imaginaire du pays comme ailleurs le Nil, le Mississipi, l'Amazone, le Rhin ou la Loire, faute d'un Wagner pour celui-ci ou d'un Du Bellay pour celle-là. Encore que les artistes ne les aient pas oubliés. Par exemple le puissant cinéaste marocain Souheil Ben Barka, dans « *les Tambours de feu de la bataille des trois rois* », du 4 août 1578, entre Sébastien 1^{er} du Portugal, *Abou Marwan Abdelmalek*, le Sultan du Maroc et *Muhammad*

al-Moutaawwakkil, le Sultan déchu, pose sa caméra sur les rives du fleuve *al Makhazin*, affluent du Moukos arrosant Ksar-el-Kebir, dans la province de Larache.

L'Oum-er-Bia, « *la mère du printemps* », fleuve qui se jette dans l'Atlantique à Azemmour, a eu droit aussi à un Roman et lui a même donné son nom. C'est celui plein de tendresse de Driss Chraïbi, « *la mère du printemps* » précisément », où, à côté du vieux coq, qui n'avait plus le force de réveiller les hommes au lever du soleil et de l'âne rouge, aux yeux frangés de longs cils noirs, qui aimait galoper au gré de l'enfance de sa jeune maîtresse, à califourchon sur son dos, l'Oum-er-Biïa « nourrit la terre durant son sommeil », pour que « l'herbe à chats et celle des lapins, la bourrache et l'euphorbe, la marjolaine et les lauriers-roses et les volubilis » soient en fleurs sous le soleil, des prairies qu'il arrose à la cime des arbres de ses rives.

A toute capitale toutefois, toute priorité. Comme Paris à la Seine, Rabat avait le BouRegreg, mais on ne le savait que peu. Sauf à traverser le boulevard périphérique qui longe les kilomètres des murailles almohades du Palais Royal, pour aller à la Cité phénicienne, romaine et mérinide du Chellah et là, depuis les restes des terrasses du capitole, regarder tout en bas, dans la vallée, le ruban bleu du fleuve qui entre ses rives toutes verte, paresse un dernier moment aux portes de son embouchure salésienne.

Maintenant toutefois que la « twin towers » de verre aux 250 mètres de haut s'y construit sur sa rive, semblable à une fusée sur son pas de lancement, on ne peut plus ignorer que Rabat a un fleuve, avec des ponts audacieux qui l'enjambe.

Très tôt il a été la tête de pont commerciale. Dès le VI^{ème} siècle avant JC les Phéniciens s'y installent sur ses rives pour faire le troc avec les populations sur le site de Chellah. Arrivent après les Carthaginois et les Romains, au 1^{er} siècle av JC qui construisent la célèbre *sala colonia* ville [romaine](#) de la [Maurétanie tingitane](#). Sur la rive sud de l'embouchure du [Bouregreg](#), elle fut d'abord une cité [pérégrine](#), puis un [municipe](#) et enfin une [colonie](#).

Le site archéologique du [Chellah](#), qui fait partie de la ville contemporaine de [Rabat](#), en comporte des vestiges, dont l'existence était connue des européens depuis au moins le [XVIII^e siècle](#) mais qui, du fait de la proximité immédiate de la nécropole mérinide, était interdit d'accès aux non-musulmans et ne fut fouillé pour la première fois qu'en 1929.

Les cités musulmanes ultérieures de Rabat et [Salé](#) ne se sont pas élevées au même endroit de l'embouchure du Bouregreg : celle de Rabat s'est érigée sur la même rive, en aval, et celle de Salé sur la rive opposée, également en aval.

Autre capitale, autre oued. Fès est un don de son oued qui lui permet de l'eau sans retenu et lui a évité les constructions romaines d'aqueducs pour l'importer de loin.

Mais le fleuve marocain marqué d'histoire c'est à l'oriental la Moulouya qui longtemps a servi de frontière est du royaume. Comme la ville d'Oujda, contestée, occupée, prise et en final réintégrée, la Moulouya aux 500 km qui rejoint la méditerranée a été le fleuve sur les marches de l'empire face aux ambitions ottomanes

Fint : Hollywood et Cinecittà cachés dans une oasis

A une quinzaine de kilomètres de Ouarzazate se trouve la légendaire Oasis de Fint. Fint, en langue Berbère l'oasis « cachée ». Il est vrai que s'il n'y avait pas de panneau indicateur sur la piste, rien ne permettrait de localiser ce petit coin de paradis. Jusqu'au dernier moment, cette oasis se dérobe aux regards des voyageurs.

Quand on aborde la descente vers la vallée et l'oued, les palmiers font leur apparition, créant une tache verte et vivante entourée d'un monde minéral. Les falaises rocheuses de couleur ocre sont vertigineuses. Le décor est digne des grands films qui ont été tournés ici depuis les années 1930 : Laurence d'Arabie, Jésus de Nazareth, Alibaba et les quarante voleurs (avec Fernandel), Moïse, Cléopâtre, et plus récemment, Indigènes avec Jamel Debouze. On comprend aisément que les réalisateurs de ces films ont été conquis par un environnement à ce point majestueux.

Fint, c'est aussi une communauté d'une soixantaine de familles qui vivent des ressources prodiguées par les 14 km de la palmeraie. Un miracle qui est possible grâce aux sources et à l'Oued qui fournit une eau pure et claire toute l'année. Le miracle de l'eau qui permet la vie ! Ce sont donc près de six cents personnes qui cultivent et entretiennent sagement le subtil art de l'irrigation en milieu désertique.

Une palmeraie est un microcosme en constante évolution, un équilibre ancestral entre les différentes végétations et plantes cultivées, qui permettent l'une à l'autre de vivre et de se développer. Les grands palmiers-dattiers forment une protection contre les rayons du soleil avec leur feuillage, permettant aux autres plantes de se développer en dessous. Les arbres fruitiers, tel l'abricotier, complètent cette protection. Au niveau du sol on trouve les productions maraîchères, telles les tomates, laitues ou oignons qui enchanteraient les marchés bobos des électrices de Anne Hidalgo, venues à vélos ou en trottinettes de la civilisation de Nicolas Hulot.

Football : Le « Père Jégo », « chocolat », Benbarek, Mahjoub et Mexico

C'est à Tanger qu'aurait été créé, en décembre 1906, le premier club de football, SMT, Stade marocain de Tanger. En 1911 c'est le tour d'Oujda d'avoir son club, le SCO, Sportif club d'Oujda.

Mais la vraie impulsion c'est la fondation du Wydad, à Casablanca, en 1937, par deux hommes.

Le premier est Mohamed Ben Lahcen Affani, ancien arrière alors d'une équipe casablancaise, surnommé le « Père Jégo », par ressemblance de style avec un joueur français de l'époque, appelé Jégo. Il est considéré comme le père spirituel du football marocain, auquel il a donné, notamment à la tête du Raja, un style de beau jeu latino-américain.

Le second est le casablancais Mohamed Benjellou, trente-six ans membres du CIO et pionnier de tous les sports marocains, rugby compris. Sa gentillesse était telle qu'elle lui valu le surnom de « chocolat ».

C'est ce « chocolat » là qui le 8 mai 1937 prend l'initiative de demander au « Père jégo » de rédiger les statuts d'une association sportive qu'on appellera le Wydad Athletic Club sur un coup du destin. Lors de la première réunion du comité fondateur du Wydad, Mohamed Benjelloun arrive en retard car il regardait le dernier film de la cantatrice arabe, Oum Kalthoum intitulé Wydad, c'est à dire Amour. C'est ainsi que le club de Casablanca

a trouvé son nom *Wydad Athletica Club*, décliné ensuite en sections, dont celle de Football créé en 1939 précisément par le « Père Jego ».

Il en fut le président, puis le premier entraîneur à succès avec tous les titres du championnat de 1948 à 1951, avant de rejoindre en 1953 le club de Der Sultan , le [Raja de Casablanca](#), où 17 ans durant il fera avec « les diables verts » la révolution culturelle du beau jeu à l'esthétique lsd américaine, en dribbles, dans de petits espaces.

Le cœur du football marocain c'est lui. Après suivront Larbi Benbarek, casablançais lui aussi, coqueluche desd aficionados de l'Athlético de Madrid, avec qui il gagne deux titres de champion d'Espagne, et Abderrhaman Mahjoub, lui aussi de la vieille Médina de Casablanca. Ol sera le Prince du Parc au Racing de Paris qui était le PSG de l'époque. Il va faire les victoires de l'équipe de France, porté en triomphe et le Maroc redevenu indépendant il sera tour à tour joueur entraîneur du Wydad et après du Raja.

La suite jusqu'à aujourd'hui est connue, avec des ballons d'or africains, pour Ahmed Faras, le serial buteur, capitaine en 1976 en Ethiopie de l'équipe qui emporte la coupe d'Afrique devant la Guinée , à cinq minutes de la fin pat un tir canon de Ahmed Makrouh , Mohamed Timoumi, couronné en 1985 ou son successeur le gardien Zaki Baddou de l'épopée de Mexico en 1986, où la brute allemande Rumennigge se heurtera longtemps à ses parades et arrêts. Il y aura encore au palmarès, en 1998, Mustapha Hadji, qui commença un parcours de Nancy à Dibaï dans un petit club du fin fonds de la Lorraine.

Le sommet c'est toutefois la coupe du Monde à Mexico en 1986. Après la Pologne, l'Angleterre, le Portugal à Guadalajara, le 11 juin battu 3 à 1, arrive la rencontre des 8èmes de finale, à Monterrey, face à la Manshaft. C'est le pot de terre contre le pot de fer, et le premier résiste pendant 87 minutes. C'est un coup de pied arrêté de Mattaus qui sauve la RFA de la honte. Elle arrive en quart de finale, mais Casablanca et le Roi recevront au retour les Lions dans l'euphorie

Voir à :

France-Maroc : D'Henri IV à Mohammed VI

Le Maroc partage avec la France des siècles d'histoire. Au point qu'il y aurait pu y avoir, comme des bourbons d'Espagne, des bourbons du Maroc, si la main de la Princesse de Conti avait été accordée au sultan Ismaël, le Louis XIV marocain.

Le Maroc partage d'ailleurs plus qu'une longue histoire avec la France bien avant St Ex et les pilotes de la mythique Aéropostale de *Latécoère* des années 20.

Il y a en commun même le goût, voire la passion des grèves et des luttes sociales. La France à la CGT, FO, CFDT, un immense patrimoine immatériel de centrales syndicales et de conflits mythiques, de Fourmies à la paralysie générale de décembre 1995, en passant par le sommet de mai 1968. La Maroc fait jeu égal avec la France explosive, avec des centrales syndicales comme l'UGTM ou la CDT, adossées parfois historiquement comme notre CGT à un grand parti, des grèves insurrectionnelles, celle du 14 décembre 1990 par exemple mettant même le feu au Mérinide de Fès, - qui n'ont rien à envier à nos grèves de 1947, et des noms de légende dans le grand récit social marocain avec Jerrada ou Al Hoceima qui valent bien dans l'imaginaire des révoltes la Commune de Paris.

Il y a en commun les siècles de jacqueries et révoltes fiscales qui s'appellent gilets jaunes

en France et Bled Siba au Maroc.

Le goût de l'histoire qui va jusqu'à un prix Hassan 2 des manuscrits, depuis 1969, à la recherche de documents uniques d'expression, pour les numériser.